

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

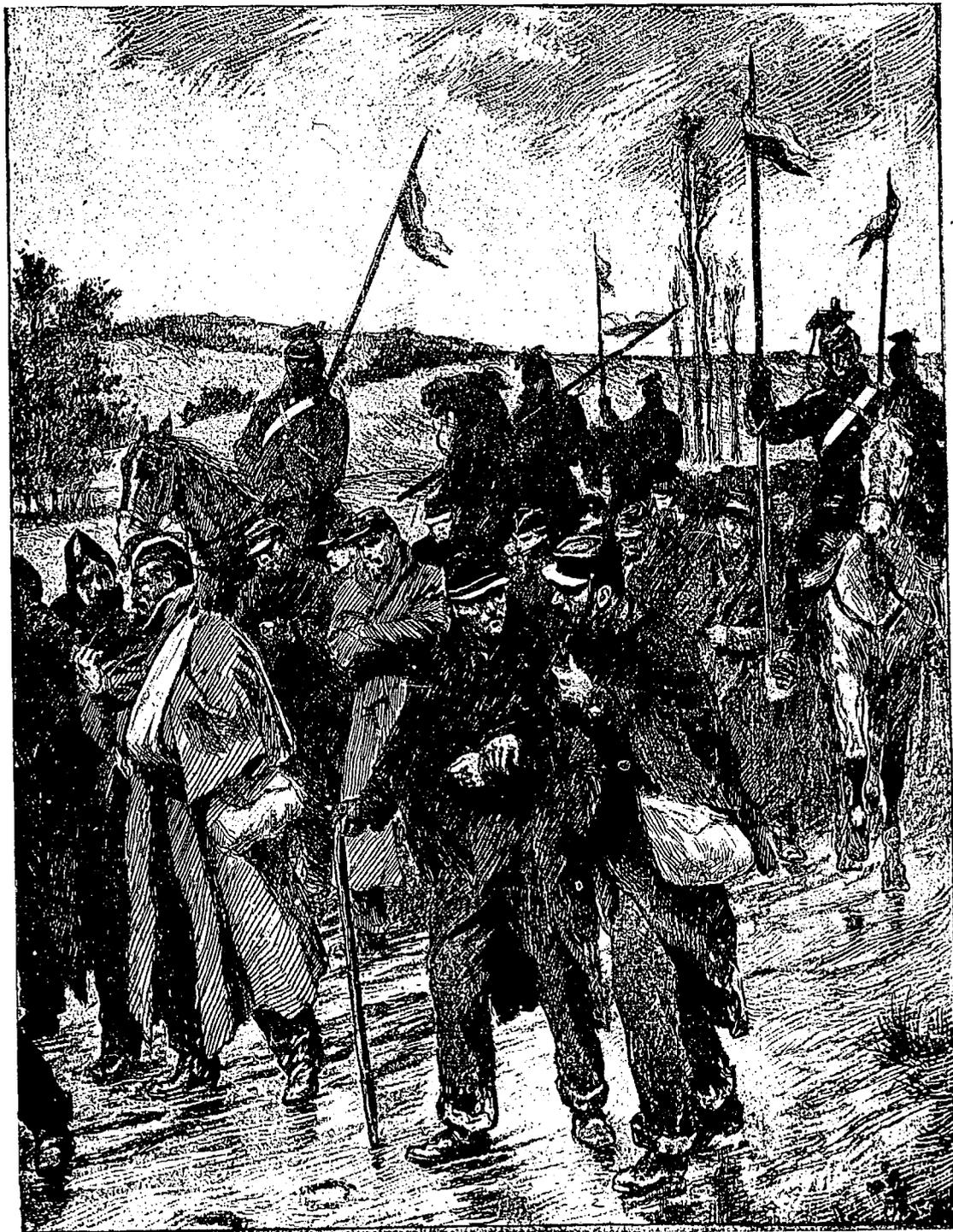
L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

Vol. I

MONTREAL, 15 DÉCEMBRE 1899.

No 1



Seuls aussi, au loin, quelques farouches Prussiens à cheval poussaient devant eux de malheureux vaincus.



Toujours en avant
Ne soyez pas trompés

DEMANDEZ LA



SPRUCINE...

Le Grand Remède Canadien contre la Toux, Rhume, Bronchite, Coqueluche, Grippe, l'Asthme.

Ceci est sans contredit le remède, contre la toux, qui a eu le plus de succès de tous ceux vendus; quelques doses guérissent invariablement la plus forte attaque de Rhume, Croupe et Bronchite, et son succès est merveilleux comme cure des maladies pulmonaires. Dans les cas de toux obstinée et de Consommation Pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une doses de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

Sprucine! Est une préparation véritable de Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum).

Comme remède contre le Rhume, n'a pas d'égale.

C'est un article tout différent des composés de Gomme d'Épinette, etc., que l'on vante tant de nos jours. Ne vous trompez pas, en demandant la SPRUCINE; elle est vendue dans des bouteilles rondes et chaque étiquette, circulaire et enveloppe portent la marque de fabri que.—A vendre partout à 25c et 50c la bouteille.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.

PILULES DE NOIX LONGUES DE McGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES &c.

VALANT LEUR PESANT D'OR

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé!

LES PILULES de Noix Longues de McGALE . . .

Etant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilioux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin. TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer; exercice modéré.

La Jaunisse.

Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette: 2 onces de Racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

Constipation, Dyspepsie, Indigestion.

1 Pilule avant de dîner ou en se couchant ou au besoin. TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragoûts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGale sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGale se trouve sur chaque paquet.

25c. PAR BOITE; 5 BOITES POUR \$1.00.

Expédié franc de port sur réception du prix.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.



Montreal, 1^{er} Mars, 1899.

*Messrs Brayley Sons & Co.
Montreal.*

Messrs.

*Vous nous servez
des "Teintures Turquies" depuis long
temps et toujours avec la plus
complète satisfaction. Non seulement
les couleurs sont belles et brillantes,
mais elles sont durables et les
étoffes teintes (coton, soie et laine)
ne se déteignent pas du tout.
Nous ne pouvons trop recommander
ces teintures.*

Les Soeurs de Misericorde

Adressez une carte-poste avec votre adresse, mentionnant l'AMI DU LECTEUR et nous vous enverrons gratuitement un livre sur la teinture.

Brayley Sons & Cie,

57 RUE WELLINGTON,

MONTREAL.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.
Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,
No 2 Maple Avenue,
Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 DÉCEMBRE 1899.

NOTRE PUBLICATION

Le goût de la bonne lecture se répand rapidement dans notre pays. Les publications de tous genres sont recherchées, mais il arrive quelquefois que le public est désappointé, soit par le fait qu'on ne lui sert pas assez de cette petite et saine littérature dont il est si friand, soit parce que, au moment même où une publication est de son goût, elle succombe.

L'AMI DU LECTEUR est en mesure de promettre, dès le début, que pareils contretemps ne sont pas à craindre avec lui.

Sa mission sera de donner chaque mois des récits complets, variés et de lecture agréable. Rien n'y choquera la morale la plus susceptible, et le tout sera accompagné de conseils, recettes, renseignements de haute utilité.

Il est assuré d'une longue existence, car il a une base solide, et sa direction entend le pousser vaillamment.

Ce premier numéro, comme tous les premiers numéros, se ressent des difficultés du début. Les suivants répondront à toutes les exigences.

CHRONIQUE

La peste a fait son apparition en Europe. Venant, dit-on, d'Alexandrie—et sans doute, auparavant, des Indes où elle règne sans cesse à l'état endémique—elle s'est introduite à Oporto où elle a déjà fait plusieurs victimes et d'où elle menace d'envahir l'Espagne et tout le continent européen.

Cette nouvelle ne peut manquer de nous émouvoir. La peste ! Ce mot évoque de lamentables, de hideux spectacles de misère morale et physique, et l'on se souvient des vers célèbres du poète :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom . . .
... Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Certes, nous ne sommes plus en 1450, quand la terrible maladie faisait périr 40,000 personnes à Paris ; en 1720, quand elle couchait dans la tombe, à Marseille, 40,000 habitants sur 90,000. Mais elle n'en reste pas moins un adversaire redoutable, contre lequel il est indispensable de lutter à outrance. La moindre faiblesse, la plus petite négligence entraîne les conséquences les plus graves.

On a pu s'en convaincre à Oporto, au début de l'invasion du fléau. En cette jolie ville, "d'où le nom éternel de Portugal (*Porto cale*) tire son origine," comme disait Camoëns ; en cette cité pittoresque, coquettement assise le long du Douro, dont les deux rives se rejoignent par un pont d'une seule arche hardiment jeté à peu de distance de l'embouchure ; en ce centre important de commerce et d'industrie, personne n'avait voulu croire à l'imminence du danger, personne ne consentait d'abord à se soumettre aux mesures de prophylaxie exigées par les médecins.

Un courageux savant—le docteur Jorge—passait les jours et les nuits au chevet des malades, il encourageait les mourants, il ensevelissait les morts, s'exposant vingt fois l'heure à la contagion. C'est un homme admirable, un Belzunce, un Desgenettes. Eh bien, savez-vous comment on le considérait ? On le tenait pour un ennemi de la patrie. C'était par sa faute que le commerce était interrompu, que les Espagnols ne visitaient plus les plages portugaises ; on l'abreuvait d'injures, on lui adressait des lettres de menaces, on le guettait dans la rue pour lui faire un mauvais parti, jusqu'au moment où il fallut bien lui donner raison...

* * *

Les amateurs d'huitres sont légion, à notre époque, et les gentilles écaillères qui se pavent aux devantures des restaurants et des "troquets" ne manquent pas de besogne. Il n'est pas de bon repas sans huitres, disent les gourmets. Et, volontiers, ils répéteraient le refrain du poète-académicien Arnaud :

Avec des huitres
On est mieux qu'avec des savants ;
Sans doute on lit moins de chapitres,
Mais on ne perd jamais son temps
Avec des huitres.

Arnaud était, en effet, un grand amateur du délicieux bivalve, et il était loin de faire exception. J.-J. Rousseau, Voltaire, Diderot, Helvétius, l'abbé Raynal, etc., étaient, eux aussi, d'enragés mangeurs d'huitres ; ils se réunissaient (sauf Jean-Jacques qui n'aimait guère la société) en parties fines dont le résultat était une épouvantable hécatombe de valves dépareillées et scrupuleusement vidées.

Turgot, le grand Turgot, passe pour avoir eu l'habitude de s'ingérer un cent ou deux d'huitres avant le déjeuner dans le but avoué de s'aiguiser un peu l'appétit.

Il y avait, d'ailleurs, à Paris, avant la Révolution, des boutiques d'huitres où se réunissaient les amateurs, parmi lesquels Camille Desmoulins, Danton, Robespierre et bien d'autres qu'il serait trop long de citer ; ils se faisaient remarquer par leur assiduité.

Je ne sais plus quel roi de France donna des lettres de noblesse à son cuisinier pour le récompenser d'un plat d'huitres supérieurement préparé ; mais tout le monde sait qu'une fois par an Louis XI était dans l'habitude de régaler d'huitres les docteurs de la Sorbonne.

Napoléon Ier était aussi un amateur d'huitres passionné, et, pour n'en pas faire une copieuse consommation, la veille d'une grande bataille, il fallait qu'il n'en pût trouver.

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

Après la Bataille

I

C'était le 6 août 1870. La bataille de Froechwiller, commencée à sept heures du matin par le bombardement de Werth et de Gunstett, prenait fin vers les cinq heures du soir. Quinze mille hommes hors de combat ; trois de nos généraux blessés à mort ; deux officiers, neuf mille de nos soldats aux mains de l'ennemi, tel était le bilan de la journée. On dit que par endroits le Sauerbach roulait des flets presque entièrement rouges de sang.

Mac-Mahon, dans l'effarement du désastre se repliait précipitamment sur Sarrebourg, puis sur Lunéville, renonçant à défendre les Vosges et laissant la Lorraine ouverte à l'invasion.

Froechwiller préludait à Sedan.

A l'est d'Eberbach, se trouve un petit hameau de cent cinquante à deux cents habitants. Tous, immobiles, rendus stupides par la longue angoisse qui les poignait depuis l'aurore, se tenaient sur la terre placée à l'entrée du village. Les hommes, dispersés par petits groupes, interrogeaient anxieusement les cimes de Morsbronn et de Lansberg, échangeant à peine quelques paroles proférées à voix basse, comme dans un lieu mortuaire et les entrecoupant de longs silences. Les femmes accroupies sur le revers du talus, cachaient leur tête sous leur tablier, geignant d'une voix dolente enroulée par les larmes.

—Jesus, mon Dieu, bonne Sainte Vierge, ayez pitié de moi, murmurait l'une.

—Ah ! pourtant, mon Dieu, grand saint Joseph, sauvez mon Guillaume !

—J'irai pieds nus jusqu'à votre église d'Elsasshausen... je réciterai le rosaire tous les jours de ma vie.

Un vieux prêtre à cheveux blancs, très pâle, priait aussi, les yeux fermés, devant la croix de pierre placée à l'entrée du carrefour. Mais on remarquait surtout une robuste Alsacienne, belle encore sous ses bandeaux grisonnants, et dont le visage exprimait une affreuse anxiété. Elle s'appelait Anne-Marie Brümel : on la nommait plus communément "la Brümel" ou "la Veuve."

Elle tenait serré contre sa poitrine une jeune fille de dix-huit à vingt ans, plus frêle que ne le sont d'ordinaire les villageoises, et dont le corps était secoué par les sanglots (son frère et son promis se trouvant en ce moment à la bataille).

Depuis le matin, les grondements sourds du canon n'avaient cessé d'ébranler l'horizon, répercutés par tous les échos d'alentours ; et pendant de courtes accalmies, à intervalles réguliers, on entendait les crépitements grêles de la fusillade et le fracas déchirant des mitrailleuses.

Cependant, la canonnade devenait moins intense ; les détonations des chassepots, plus claires, plus précises, allaient se rapprochant.

Des enfants, accoururent leurs sabots à la main, escaladant les murailles et criant d'une voix essoufflée :

—Les voilà ! — Les voilà !

En effet, sur la crête de la montagne, au milieu d'un épais brouillard ensanglanté par les feux du crépuscule, d'abord confuses, puis plus distinctes, des silhouettes d'hommes armés apparurent ; et pêle-mêle, dans le tumulte d'un troupeau dispersé, elle dévalèrent, à chaque instant plus nombreuses, les pentes de la montagne, franchissant les halliers, se dispersant dans les prairies avec des gestes éperdus...

Dans cette foule confuse et mouvante comme un flot d'équinoxe, les rayons obliques du couchant accrochaient des reflets d'or aux casques, aux plaques des ceinturons, à l'acier des baïonnettes.

Quelques habitants rentrèrent chez eux pour se barricader.

—Ils sont battus, dit un vieillard.

Les autres haussèrent les épaules avec des malédictions.

Maintenant on pouvait les voir plus distinctement. Ils fuyaient en pleine déroute, fantassins, cuirassiers, artilleurs, lanciers, zouaves et turcos entièrement confondus, sanglants, couverts de fange pour s'être allongés dans les terrains humides, le dos courbé, la tête basse, traînant la jambe, les uns sans armes, les autres appuyés sur leurs fusils pour s'aider dans leur marche, tous ayant sur le visage comme un reflet d'épouvante et courant, mornes, sans dire un mot, sinon des plaintes, des blasphèmes et des malédictions.

Un sergent, la tête enveloppée dans un mouchoir, essayait du revers de sa manche les gouttes de sang qui coulaient sur sa joue basanée ; un jeune soldat roula évanoui sur les bords du fossé ; d'autres haletaient péniblement, appuyés contre les murs.

La lugubre cohue s'engouffra dans le village avec de confuses rumeurs faites de gémissements et de cris de colère. Ces épaves humaines couvraient tout le versant de la montagne, d'autres encore—interminablement—débouchaient sur les hauteurs.

Un commandant du 12^e chasseurs arriva en sens inverse, sur un cheval couvert d'écume.

—Savez-vous où se trouve le général Ducrot ? demanda-t-il.

Il répéta deux fois sa question, ne reçut point de réponse, et tourna bride en jurant.

Des officiers d'ordonnance poussant leurs chevaux à fond de train, se dirigeaient vers Saverno avec la rapidité d'une flèche.

Enfin, faisant contraste, deux compagnies du 30^e de ligne, marchant au pas accéléré dans l'ordre réglementaire, s'avancèrent par la route communale.

En les voyant, la Brümel qui regardait anxieusement dans la foule se pencha encore plus avant.

Un jeune soldat tout ensanglanté sortit des rangs.

Elle poussa un grand cri et se jeta sur lui !

—Pierre ! Qu'as-tu fait de mon Pierre, demanda-t-elle.

—Il est tombé près de la ferme des Schkolbach... Je n'ai rien pu faire... mais il doit vivre encore.

Et il roula évanoui.

Elle ne versa pas une larme ; mais, soulevant dans ses bras robustes le jeune soldat :

—Marthe, aidez-moi, dit-elle d'une voix calme mais très basse, nous irons tout à l'heure chercher le corps de ton frère.

Toutes deux ainsi chargées se dirigèrent vers leur maison située à l'autre bout du village.

II

La nuit était venue.

De lourds nuages de fumée rasaient le sol, lentement balancés par la brise ; et la lune, énorme, se levant derrière la forêt, rouge comme une flamme.

Une ferme abandonnée flambait à l'horizon : seules, dans le lointain, les notes fêlées du clairon prussien, et quelques rares détonations longuement espacées s'entendaient encore. Seuls aussi, au loin, quelques farouches Prussiens à cheval poussaient devant eux de malheureux vaincus. Puis, peu à peu, le silence se fit, silence morne, sinistre, effrayant sur cet immense champ de bataille, qu'emplissaient, il y avait quelques heures à peine, les mille bruits de la guerre.

La nuit à chaque instant se faisait plus dense. Pourtant au Nord-Est, Gunstett, brasier encore incandescent, ensanglantait le ciel d'un reflet d'incendie : les feux des bivouacs s'allumaient sur les hauteurs, des lumières couraient dans la forêt, et la lune, à mesure qu'elle montait, jetait, au milieu des masses d'ombre, de grandes coulées de lumière bleue qui éclairaient, d'une manière fantastique, l'universelle dévastation.

Le sol, piétiné par les chevaux, labouré par les roues pesantes des canons, creusé par les obus et les boulets était ravagé en tous sens, était jonché de débris de caissons, de chevaux éventrés, d'armes et de bagage, de cadavres tordus dans les convulsions dernières, de blessés ayant peine à mourir.

C'était dans ces ténèbres pleines d'horreur que les deux femmes s'avançaient tremblantes, étroitement serrées l'une contre l'autre.

Un long cordon de sentinelles allemandes avait été disposé autour du champ de bataille ; et lorsque la Brühmel et sa fille s'approchèrent, elles entendirent prononcer le cri d'appel.

—Ver da ?

Comme elles restaient silencieuses, retenant leur souffle, la sentinelle s'approcha et les conduisit, en les accablant d'invectives, jusqu'à une sorte de poste.

Là, toute une troupe de soldats assis sur un abattis d'arbres se chauffaient autour d'un grand feu en causant bruyamment et en fumant de longues pipes de porcelaine.

Un grand éclat de rire salua l'arrivée des deux femmes.

—Ah ! fraiment, le fille, il est très choli, ricana un des tudesques.

—C'est chentil à fous de seinr rendre la fseite.

—Man kann à fous la soupe offrir.

—Matemoiselle, et Matame !...

—Assoiez-vous, Matame !

Ils se tenaient le ventre à deux mains, se renversant en arrière, la bouche toute grande ouverte pour rire plus à leur aise ; tous faisaient assaut d'esprit et de bons mots.

—Fraüelin ! roucoula un autre que sa barbe et ses cheveux en broussailles faisaient ressembler à un paquet de filasse.

—Fraüelin ! répéta-t-il en essayant de saisir la main de Marthe.

La jeune fille se dégagea vivement et cacha son visage en pleurs derrière l'épaule de sa mère.

—Monsieur l'officier, interrompit la Brühmel en joignant les mains, je vous en supplie, laissez-moi aller chercher le corps de mon pauvre fils.

—Cela regarde les ambulanciers, répondit le lieutenant, un tout jeune homme presque imberbe qui roulait une cigarette avec flegme.

—Les ambulanciers n'ont pu arriver jusque-là, Monsieur l'officier, car c'est pendant la retraite qu'il est tombé, atteint sans doute par une balle perdue...

—Ah ! fit distraitemment le Prussien, mais dites-moi donc, ma belle enfant, pourquoi vous cachez-vous ainsi ? Est-ce que nous vous ferions peur ? Montrez-nous votre joli minois.

Il s'adressait à Marthe qui disait tout bas à l'Alsacienne :

—Mère, allons-nous-en, ils ne voudront jamais.

Et aussitôt tous les Allemands de répéter en chœur.

—Faut bas pleurer, ma cholie fille, faut bas pleurer.

Très fier de son succès le lieutenant continua.

—Voyons, que me donnerez-vous pour la permission tant désirée ? Pas même un baiser ? Ecoutez, faites un échange : emportez-moi au lieu de votre frère. Un vivant vaut bien mieux qu'un mort.

Tous les Allemands de se tordre aussitôt en criant :

—Ah ! trôle, le lieutenant Schwartz, mein goth ! qu'il est très trôle !

A ce moment, la sentinelle appela dans la nuit, et quelques instants après un commandant, enveloppé dans son manteau, se dirigea vers le poste.

Tous les soldats se levèrent précipitamment et saluèrent avec raideur.

Le commandant les regarda un à un, puis, avisant la Brühmel et sa fille :

—Que font ici ces femmes, demanda-t-il ?

—Herr commandant, répondit l'officier en portant la main à son casque, ces femmes veulent emporter un mort ou un blessé de leur parent.

—Je vous en supplie, Monsieur l'officier, s'écria la veuve en joignant les mains, laissez-vous toucher, je prierai Dieu pour vous tous les jours de ma vie.

Le commandant avait les moustaches déjà grisonnantes et une figure assez bonne.

—Pauvres femmes ! murmura-t-il tout bas. Que de sang, mon Dieu ! et que de larmes !

Puis à voix haute :

—Vous savez où se trouve le corps de celui que vous cherchez, Madame ?

—Oui, Monsieur l'officier, il est au coin de cette ferme qui se trouve là tout près, voyez, où il y a des lumières.

—Et vous voulez le porter ?

—Chez moi, Monsieur l'officier, dans le village qui est au pied de la montagne, je vous en conjure.

—Lieutenant, interrompit-il, que deux hommes suivent cette femme et l'aident à porter chez elle le blessé qu'elle désignera, vous entendez... Je veux être obéi...

Et saluant de la main les deux femmes, il s'enfonça dans la nuit.

III

Le blessé était étendu sur son lit, les paupières vacillantes et le visage déjà blêmi, par les approches du dernier moment. Il respirait avec effort et le râle des agonisants déchirait sa gorge, soulevait sa poitrine comme un continu sanglot qui ne pourrait sortir.

Sa mère et sa sœur, à genoux près de lui, priaient tout bas.

On n'entendait dans la chambre que les plaintes du moribond, les piétinements des bestiaux froissant leurs litières, le vent aigre bruissant au dehors, et les pas lourds mais rythmés des rondes et des patrouilles qui se succédaient sans interruption.

Leur demeure n'était qu'une pauvre maison de paysan, composée seulement d'un étage et de deux chambres se communiquant. Le sol raboteux n'avait point de plancher. Pour tout mobilier une table en bois blanc, des escabeaux, un dressoir où s'aligeaient des assiettes de terre aux couleurs criardes. Enfin, quelques images d'Epinal presque déteintes, représentant l'empereur, un lancier de la garde, un portrait de sainte, au bas duquel se trouvait une complainte, étaient accrochées au mur par quatre épingles.

Anciennement ce lieu était un débit de boisson.

Il y avait même derrière le lit—sorte d'alcôve dont les battants se reformaient comme un placard -- un réduit dissimulé dans l'étable et servant à cacher aux contrôleurs les fûts de vin passés en fraude.

Le blessé voulut parler mais ne put que balbutier une plainte confuse.

—As-tu soif, mon Pierre, que veux-tu? mon ami, demanda l'Alsacienne aussitôt debout en se penchant tendrement vers lui.

Il essaya de soulever son bras en signe de dénégation, mais il retomba inerte.

A ce moment trois Allemands soulevèrent le loquet de la porte et entrèrent bruyamment.

—*Du pain, du vin, de la viande, tut de suite*, dit l'un d'eux.

—*Afant tut de suite*, riposta un autre.

Ils débouclèrent leurs sacs, les posèrent contre le mur et s'installèrent autour du feu dans lequel ils jetèrent une brassée de garnes.

La Bihümel s'était retournée et, sans une parole elle ouvrit le bahut placé sous le dressoir, en retira un chateau de pain, du lard et deux bouteilles qu'elle mit sur la table. Puis elle alla s'agenouiller.

Ils se jetèrent aussitôt sur ces provisions et on n'entendit bientôt que le bruit de leurs mâchoires mastiquant d'une terrible façon. Ils eurent vite dévoré tout ce qui était sur la table et retournèrent au bahut d'où ils sortirent encore du pain, du vin, du lard et du fromage ainsi qu'une bouteille pleine de kirch.

De nouveau ils se remirent à manger et à boire, échangeant quelques paroles la bouche pleine. Quand ils furent repus, ils allumèrent leur pipe et se passèrent de main en main la bouteille de kirch, où chacun buvait à même une gorgée.

Le dernier hoquet de l'agonie soulevait la poitrine du mourant et ses mains, d'un mouvement lent et machinal, se pro-

menaient sur ses draps comme il arrive dans la dernière période de l'agonie.

Les trois Prussiens semblaient à ce moment ro confortés. L'un, en se balançant sur son siège, se mit à chanter un lied sur une même note mélancolique, comme les pastours dans les campagnes. Les deux autres s'animaient aussi, peu à peu, leurs voix s'élevèrent, on aurait dit qu'ils se disputaient, mais c'était simplement le vin et la chaleur du feu qui leur montait à la tête, car l'un d'eux prit une bouteille vide et la lança sur l'image de l'empereur, l'autre fit de même et ils se mirent à rire aux grands éclats. Les joues fortement colorées, l'œil brillant, ils tournèrent le dos au feu et regardèrent les deux femmes.

Marthe, le visage caché dans les couvertures devait pleurer, on le voyait aux sanglots qui soulevaient ses épaules. Le blessé se plaignait plus fort, et l'Alsacienne, se serrant les tempes à deux mains comme pour masquer ces voix allemandes, commença la prière des agonisants, *Kyrie eleison, Kyrie eleison*, mais elle ne put, sa voix s'étrangla dans sa gorge.

Les Allemands avaient semblé faire un pari. L'un d'eux se leva, s'approcha en chancelant de la jeune fille et l'attirant violemment à lui, au milieu des huées et des éclats de rire de ses deux compagnons, il lui appliqua sur le visage ses lèvres rouges de vin.

Marthe, révoltée, ne put retenir un cri de désespoir. A ce cri, le réduit placé derrière le moribond s'ouvrit brusquement, un homme le franchit d'un seul bond et saisissant le misérable par les cheveux, il lui écrasa la tête contre le mur.

—Karl! Karl! ah! mon Dieu, qu'as-tu fait, s'écria la veuve, ils vont encore t'assassiner.

C'était Karl, le promis de Marthe, que l'Alsacienne avait caché pour le faire échapper aux Allemands. A travers la mince cloison derrière laquelle il se trouvait, il écoutait les gémissements d'un mourant, les pleurs des deux femmes, les rires des soldats, il se mordait les poings de rage, impuissant à châtier l'infamie de ces misérables.

Enfin, quand il entendit le cri de Marthe, il ne put se contenir plus longtemps; et il se jeta sur eux. Du fourreau de son sabre, il se mit à les frapper à tour de bras.

Surpris par cette brusque attaque les Allemands n'essayèrent point de se défendre. Ils s'enfuirent au dehors en poussant des cris d'épouvante. A ce moment, une patrouille passait, elle se rua la baïonnette en avant dans la pauvre maison.

L'Alsacienne s'accrochait aux habits de Karl, essayant de le retenir; mais lui se débattait dans son exaltation.

—Non! laissez-moi, je vous dis! Ah! les canailles, les canailles!

A coups de poings, à coups de crosse, les Allemands l'eurent bien vite jeté à terre, en vociférant comme des damnés.

A cot effroyable tumulte, le mourant s'était soulevé à demi dans un paroxysme d'épouvante, hagard, les cheveux mouillés de sueurs, l'œil dilaté par l'effroi.

Poussant un dernier cri, il retomba inanimé; et l'Alsacienne se trouva seule entre son fils mort et sa fille évanouie.



Désespoir et patriotisme

IV

Le Conseil de guerre se tint à trois heures du matin dans la mairie du village qui servait aussi d'école communale. Un capitaine et deux lieutenants faisant fonction de juges étaient assis sur l'estrade devant la table de l'instituteur, tandis que l'accusé occupait le premier banc à droite réservé aux écoliers.

Deux soldats, la baïonnette au canon, étaient à ses côtés.

Quatre ou cinq bougies éclairaient seules la salle dont les murs n'avaient d'autres ornements qu'un tableau noir et une carte de géographie. Pourtant, comme elle servait aussi pou-

les mariages on avait mis un buste de l'empereur, mais un Allemand avait enlevé d'un coup de sabre le bas du visage et l'avait remplacé par une poignée de foin.

L'interrogatoire se fit en allemand, le capitaine ayant demandé au préalable à l'accusé s'il comprenait cette langue. Puis, sur sa réponse affirmative :

D.—Accusé, levez-vous. Comment vous nommez-vous ?

R.—Karl-François-Joseph Braun.

D.—Votre lieu de naissance ?

R.—Je suis né à Eberbach, le 20 novembre 1848.

D.—Vous êtes soldat ?

R.—Oui, M. le capitaine; j'appartiens à la 2e du 30e de ligne.

D.—Avez-vous votre livret ?

F.—Il m'a été enlevé dès que j'ai été arrêté.

D.—C'est juste.

Le capitaine prit sur la table le livret en question, le feuilleta quelques instants, puis le rejetant :

D.—Vos réponses sont exactes. Karl-François Braün, vous êtes accusé d'assassinat sur les personnes de deux soldats de Sa Majesté le roi Guillaume. Vous vous êtes mis en embuscade dans une maison qui n'était pas la vôtre, d'après votre propre aveu, et vous avez tenté de profiter de leur sommeil pour les mettre à mort. Qu'avez-vous à répondre ?

R.—Monsieur le capitaine j'étais blessé. Je me suis réfugié dans la maison de ma fiancée, et de peur d'être emmené prisonnier je me suis caché. Ma fiancée avait son frère mourant; vos soldats sont entrés et sans pitié pour le malheureux qui agonisait, ils se sont mis à chanter; ils ont même voulu violenter ma fiancée; c'est alors que je n'ai pu me contenir; mais je n'ai pas tiré mon sabre, Monsieur le capitaine.

R.—Assez, c'est bien. Le Tribunal appréciera.

On fit défiler rapidement les témoins de la scène du crime, deux des soldats qui avaient pris logis dans la maison de la veuve et le sergent chef de patrouille qui avait arrêté l'accusé.

Le capitaine était gros et court sur jambes; sa face rougeâtre et ses petits yeux clignotants n'avaient point de méchanceté, ses deux assesseurs semblaient par contre de fort mauvaise humeur. L'un tambourinait une marche avec ses doigts, sur la table de bois, l'autre s'étirait en étouffant de longs baillements.

Ils se concertèrent un instant, puis la plume du capitaine courut rapidement sur le papier et, se levant, il rendit l'arrêt.

Le soldat Karl-François-Joseph Braün, du 30e de ligne, natif d'Eberbach, était à l'unanimité condamné à la peine de mort.

L'arrêt devait être exécuté dans une heure.

Karl Braün était debout, l'œil brillant, la lèvre inférieure légèrement tremblante. Ses mains liées derrière le dos empoignèrent la table sur laquelle il s'appuyait, et il la secoua avec fureur.

—Vous êtes tous des espions, des assassins et des voleurs, s'écria-t-il violemment, vous êtes des misérables !

Le capitaine, très paisible :

—Soldats, dit-il, emmenez le condamné.

Les soldats l'entraînèrent et, sur les ordres d'un lieutenant, ils l'enfermèrent en attendant l'exécution, dans la petite église du village.

Le condamné alla s'abattre sur les marches de l'autel. L'église était encore dans une obscurité complète, seule la veilleuse suspendue devant le tabernacle trouait de sa lumière rouge les ténèbres du saint lieu.

Quand il fut seul, Karl Braün poussa un gémissement désespéré. La sueur coulait sur ses tempes et il s'étendit tout de son long sur les dalles froides qui rafraîchissaient son front, brûlant, et là, il se mit à sangloter à petits bruits.

Le curé entra dans l'église. Il avait obtenu du commandant la permission de préparer à la mort le soldat condamné.

—Karl, mon enfant, mon pauvre enfant, s'écria-t-il, en l'entourant de ses bras.

Et ses larmes jaillirent de ses yeux abondamment, ruisselant sur sa joue blêmie.

Le soldat fit un effort pour se débarrasser de l'étreinte du prêtre.

Celui-ci avait allumé un cierge éclairant en pleine lumière le Christ qui étendait ses bras percés de clous, sur la croix dorée placée sur l'autel.

—Mon enfant, mon pauvre enfant, reprit le curé, ayons du courage, imitons le Divin Maître qui, lui aussi, pardonna à ses infâmes bourreaux.....

Il parla longtemps ainsi. Le soldat, d'abord inerte, peu à peu se résigna à mourir.

V

Il faisait à peine jour : le ciel du côté de l'Orient se rosait d'une teinte d'aurore et des oiseaux jetaient dans les frondaisons vertes des chênes les gais appels du matin.

Karl s'avancait entre deux soldats, tout près du vieux curé qui élevait devant lui son crucifix. Un peloton de soldats commandés par un lieutenant marchaient derrière.

Le condamné allait d'un pas fébrile, la tête haute, les sourcils froncés, très pâle. Un frisson rapide tirait parfois ses traits maigris, mais il ne poussa ni une plainte, ni un soupir.

La veuve, les yeux brûlants, sans une larme et marchant comme dans un rêve, suivait, les mains sous son tablier.

Ils traversèrent ainsi le village dont les rues boueuses, gardant encore l'empreinte des semelles ferrées, étaient jonchées de paille et de pierres noircies. Des Allemands astiquaient leurs fusils sur le seuil des portes, se dressaient roides comme des piquets en portant leur main droite à leur casque pointu, et demeuraient immobiles dans cette attitude. Un à un, les habitants du village sortaient de leur maison, et faisaient cortège en silence, le front découvert.

Ils arrivèrent sur le tertre placé à l'entrée du hameau. Les Allemands se mirent en ligne, deux autres conduisirent le condamné à quinze pas, le dos contre un mur et voulurent lui bander les yeux.

Karl se débattit :

—Non, je ne veux pas avoir les yeux bandés !... laissez-moi !... un Français regarde la mort en face, sans avoir peur.

Mais ils lui attachèrent le bandeau de force et ouvrirent sa capote.

Les bouts symétriques de sa cravate bleue jetaient une note claire sur sa chemise de toile écrue qui avait, par endroits, des taches d'un rouge brun.

—Apprêtez armes ! cria en allemand le lieutenant qui tira son épée.

Le condamné, en faisant jouer la peau du front, parvint à se dégager un peu de son bandeau.

—Vive la France ! s'écria-t-il d'une voix ferme.

—En joue !... feu !

Les détonations se confondirent et le soldat tomba en avant, d'une seule pièce; mais les convulsions terribles l'agitaient, et il se retourna à demi.

Un soldat qui n'avait pas tiré s'approcha alors d'un pas automatique, et lui déchargea son fusil dans l'oreille.

Dès lors, il resta immobile.

—Armes sur l'épaule droite ! cria de nouveau le lieutenant.

—Par le flanc droit... marche !...

Et tandis que les Allemands défilaient en silence, la Brûmel s'approcha.

Elle tomba à genoux près du cadavre qu'elle retourna avec précaution. Il avait le visage couvert de terre, les yeux fixes horriblement dilatés et la poitrine ruisselante de sang.

—Jurez, cria-t-elle aux Alsaciens, avec un accent fou qui les épouvanta, jurez ! jurez de nous venger !...

—Nous le jurons, répondirent les Alsaciens d'une seule voix.

—C'est... c'est !...

Elle n'acheva pas et s'éroula raide morte, au travers du corps du soldat.

PIERRE DE GAULIE.

FIN.

FLEURS TOUJOURS JOLIES

Si vous voulez avoir de jolies fleurs, suivez la prescription suivante :

Avant de les mettre dans des vases, coupez un peu les bouts des tiges avec un canif. Les ciseaux écrasent les pores et les empêchent d'absorber la nourriture. Les vases doivent être soigneusement lavés à l'eau chaude, puis remplis aux trois quarts d'eau où l'on aura jeté quelques gouttes de sulfate d'ammoniaque. Pendant le jour, les vases doivent être placés dans la lumière, loin de la chaleur.

Le soir, les tiges doivent être plongées dans l'eau pure et fraîche, de façon à enlever les matières plus ou moins gâtées qui s'y sont attachées pendant le jour. Pendant la nuit, mettez-les dans un vase contenant une solution de savon et d'eau.

LA CHASSE AU CROCODILE.

Certains animaux, comme certains hommes, jouissent d'une fort mauvaise réputation. Le crocodile est de ce nombre. Peut-être mérite-il la suspicion dans laquelle on le tient ; car enfin les exemples ne sont pas rares de gens qui se sont mal trouvés d'un tête à tête avec l'un de ces reptiles. Le crocodile du Haut-Nil, en particulier, s'est fait à cet égard une spécialité : sa manière à lui est de saisir et d'entraîner les femmes qui viennent puiser de l'eau et les enfants qui jouent sur les bords du fleuve. Voilà un pays où, si j'y vais jamais, je vous garantis que l'idée ne me viendra pas de prendre un bain de rivière.

Par contre, il paraît que l'alligator d'Amérique, qu'on nomme aussi caïman, est, lui, relativement bon enfant. Je serais, pour ma part, assez disposé à le croire ; car la facilité avec laquelle il se laisse prendre par les indigènes du Mexique semble indiquer qu'il a vraiment un bien bon caractère. Vous êtes, je suppose, au Mexique et vous vous promenez avec un

ami. Vous rencontrez un caïman faisant sa sieste au soleil comme un bourgeois qui digère. Vous vous en approchez sans bruit. Vous sautez sur le dos de l'animal et vous lui maintenez solidement le museau avec les mains pendant que votre ami, muni d'une corde, le musèle habillement, lui mettant ainsi les mâchoires sous scellés. Après quoi, si le cœur vous en dit, vous pouvez assommer le patient, ou, si vous le préférez, le laisser regagner son humide demeure. Quelle que soit la résolution que vous aurez adoptée, le résultat définitif sera le même. Seulement, dans le deuxième cas, ce résultat se fera peut-être attendre, un crocodile pouvant, sans inconvénient, rester plusieurs mois sans manger.

Mais je devrais, pour être véridique, mettre mes verbes à l'imparfait. Il est, en effet, parfaitement vrai que naguère encore les Floridiens faisaient au caïman une guerre sans merci, guerre d'autant plus motivée que la peau de ces reptiles se prête admirablement à la confection de porte-monnaie, de porte-feuilles, de blagues à tabac et autres objets de maroquinerie d'une vente avantageuse.

Or, grâce aux moyens aussi efficaces qu'originaux qu'ils employaient, les Floridiens avaient fini par rendre le caïman, et par suite sa peau, tellement rare que la maroquinerie jeta un cri d'alarme. D'autre part, les caïmans ou alligators prélevaient bien de temps à autre un tribut sur les troupeaux ou s'emparant des moutons ou des chevreux assez imprudents pour s'approcher de leur gîte ; on les accuse même d'avoir parfois, comme le lion de la fable, mangé... le berger !... Mais ce n'étaient là que des hors-d'œuvre ; car la base de leur nourriture, leur plat de résistance, est le rat, très abondant en Floride.

Mais voilà que les alligators devenant clair-semés, les rats se mirent à pulluler sans contrainte, détruisant les récoltes et devenant un véritable calamité publique. Les Floridiens se virent dans l'obligation de repeupler leurs rivières de crocodiles.

En Afrique, les nègres s'y prennent autrement,—affaire de tempérament !—L'un d'eux se place sur la route que doit suivre l'animal. Celui-ci s'avance la gueule grande ouverte, montrant son formidable arsenal dentaire. Le nègre, impassible, attend. Quand l'ennemi est à bonne portée, l'homme enfonce le plus loin possible son bras dans la gueule du monstre. Celui-ci s'imagine naturellement qu'il n'a plus qu'à refermer les mâchoires pour happer le téméraire. C'est ce qui ne manquerait pas d'arriver si, en même temps que son bras, le nègre n'avait pris la précaution d'introduire dans le gosier du crocodile un morceau de bois de fer, pointu aux deux bouts. Ce morceau de bois étant placé verticalement, on comprend que le reptile, désormais condamné au bâillement forcé à perpétuité, peut difficilement donner suite à ses projets *négricides*. Il est vrai que son supplice n'est pas de longue durée ; car, privé de son arme offensive, le crocodile est vite tué d'un coup de couteau au défaut de l'épaule, à moins que, solidement ficelé, il ne soit conduit en laisse comme un vulgaire toutou jusqu'au plus prochain village où il est accueilli par d'unanimes cris de joie, bien faits pour lui enlever ses dernières illusions au cas où il lui en resterait encore.

Triste retour, hélas ! des choses d'ici-bas ! Il voulait manger le nègre, et c'est le nègre qui le mangera.

Le procédé nègre est manifestement plus simple que le procédé mexicain. Il est aussi plus élégant et moins brutal. Quand on a du coup d'œil, du sang-froid et qu'on n'a pas été mangé pendant la période d'apprentissage, on a des chances d'arriver, par l'exercice, à une certaine perfection.

Il est curieux de remarquer qu'au Mexique, pour faire périr un crocodile, on lui ferme la bouche, tandis que, sur les bords du Nil ou du Zambèze, on l'oblige, dans le même but, à la laisser ouverte. Comme les habitudes changent avec la longitude !

Il y a d'autres méthodes employées pour chasser le crocodile. On le chasse au fusil comme un lapin. C'est ainsi que les Anglais ont réussi à détruire presque complètement le gavia du Gange. Les nègres du Sénégal procèdent d'une façon moins banale mais infiniment plus dangereuse : ils plongent sous le crocodile endormi dans une sécurité funeste et lui enfoncent un couteau dans le ventre. Les Indiens d'Amérique le pêchent à la ligne comme un goujon avec un hameçon amorcé d'un agneau. Les Soudanais le font tomber dans des fosses profondes traîtreusement dissimulées sous des branchages ; mais le record de l'originalité semble être détenu par les habitants de la Floride, qui traitent le crocodile comme un vulgaire rat et le prennent dans une souricière.

On voit que l'animal, attiré par l'odeur d'un gigot d'agneau ou mieux de chien suffisamment faisandé, s'est pris dans un nœud coulant, caché sous l'eau à l'unique entrée d'une sorte de cirque. Il a entraîné avec lui une traverse qui, engagée dans deux encoches des deux pilotis situés de part et d'autre de l'entrée, maintenait courbé un arbre d'assez grandes dimensions. Rendu libre, l'arme forme ressort et se redresse en serrant fortement le nœud coulant. Le caïman se trouve pris et même enlevé par la détente de l'arbre, si son poids le permet. En tout cas, un *lasso*, habilement lancé comme savent le faire les Américains, à vite fait d'immobiliser la victime.

Vous voilà maintenant renseignés, et si jamais vous vous trouvez en présence d'un crocodile, vous n'aurez qu'à repasser rapidement cet article dans votre mémoire afin de chercher le moyen le plus pratique de vous rendre maître de la grosse bête, et si, par malheur, le moyen que vous aurez choisi ne vous réussit pas, si vous êtes vaincu dans la lutte, j'espère que vous serez assez aimable pour ne pas venir m'en faire des reproches.

G. C.

UNE ERREUR JUDICIAIRE EN RUSSIE

Le 22 août 1886, le bureau de poste de la ville de Belopole reçut un pli contenant 10,000 roubles, adressé à un nommé Laplan. Le lendemain, quand M. Laplan vint pour prendre cet argent, la lettre chargée avait disparu.

Il n'y avait que deux personnes qui pouvaient avoir dérobé ce paquet : le chef du bureau de poste, Ponomareff, qui avait la veille enfermé lui-même le pli chargé dans la caisse, et le facteur Skripko, qui était de garde de nuit. On fit aussitôt des perquisitions chez le chef de bureau et chez le facteur, mais sans trouver le moindre indice. C'est alors que le juge

d'instruction donna l'ordre de garder le chef de bureau sous clé et de mettre en liberté le facteur Skripko.

Pourquoi les soupçons du juge d'instruction étaient-ils tombés sur Ponomareff ?

Parce qu'au moment où l'on s'était aperçu de la disparition de la lettre chargée, le chef de bureau avait pâli, et d'émotion était tombé assis sur une chaise.

Skripko, au contraire, avait assisté impassible à la découverte du vol, et même n'avait cessé de sourire.

Disons, à la défense de ce singulier juge d'instruction, qu'il trouva bientôt d'autres preuves non moins accablantes contre Ponomareff :

« Le chef de bureau est toujours proprement vêtu, il prend le thé matin et soir, il fume des cigares et, chose digne d'être notée comme une prodigalité qu'un homme dont l'argent est mal acquis peut seul se permettre, un jour, Ponomareff ayant perdu aux cartes 62 copecks, les a payés sans surveiller. » Quo faut-il de plus ?

Enfin, si toutes ces preuves sont insuffisantes, n'est-il pas avéré que lorsque le juge d'instruction a pressé Ponomareff d'avouer son crime, le chef de bureau a protesté en prenant Dieu à témoin de son innocence ?

— Laissez Dieu tranquille, a répondu le magistrat. Il n'a rien à voir dans l'instruction.

En Russie, la prévention n'a pas de limites... Ponomareff fut arrêté le 23 août 1886 et ne fut jugé que le 18 décembre 1889, après trois ans de prison préventive.

Enfin, le chef du bureau de poste comparait devant ses juges.

De nouveau, Ponomareff invoque l'aide de Dieu pour prouver son innocence, et, d'ailleurs, son avocat l'établit avec une évidence irréfutable dans un admirable plaidoyer.

Mais le procureur ne se laisse pas ébranler, il s'en tient à la psychologie criminaliste du juge d'instruction et répète avec emphase :

— Pourquoi a-t-il pâli ?

Après deux heures de délibération, les juges reviennent et déclarent le chef de bureau coupable du vol des 10,000 roubles et le condamnent à la perte de ses droits civiques et à la déportation en Sibérie.

La femme et les enfants de Ponomareff qui étaient venus pour entendre prononcer son acquittement, poussent des cris de désespoir.

En écoutant sa sentence, Ponomareff dit avec dignité à ses juges :

— Messieurs, vous avez commis un péché, vous avez condamné un innocent !

Mais une fois seul dans sa cellule, tout son courage l'abandonna ; pris tout à coup d'un accès de révolte contre sa destinée, il se roula par terre, se heurtant la tête contre les murs, criant, hurlant :

— Je suis innocent ! Je suis innocent !

On fut obligé de lui passer la camisole de force pour l'empêcher de s'ôter la vie.

On se disposait déjà à le déporter en Sibérie, lorsque, tout à tout, la vérité jaillit inopinément.

Le facteur Skripko avait été appelé à déposer comme témoin dans l'affaire de Ponomareff. Au lieu de se rendre à

l'invitation du tribunal, Skripko avait préféré se livrer à la débauche. Il fit du tapage, ce qui lui valut d'être conduit au poste.

Cette manière de se conduire du témoin parut suspecte à un simple gardien de la paix qui, à partir de ce jour, se mit à surveiller de près Skripko. Quelques jours plus tard, il le suivit et le fit boire.

Après quelques libations, Skripko, mis en veine de confidences, avoua à son nouvel ami que c'était lui qui avait volé le pli de 10,000 roubles. Et, comme son interlocuteur semblait incrédule, il précisa davantage, ajoutant qu'il avait déjà dépensé 2,000 roubles, et désignant l'endroit où il avait enfoui le reste de la somme.

En effet, on trouva l'argent à la place indiquée.

Après cette preuve éclatante de l'innocence de Ponomareff, croyez-vous qu'on s'empressa de lui ouvrir les portes de sa geôle ?

Non ! le juge d'instruction venait de commencer une nouvelle affaire ; il n'avait pas le temps de revenir sur une cause jugée. Ce ne fut qu'après, lorsque Skripko eut été convaincu d'avoir dérobé le pli contenant les 10,000 roubles, que Ponomareff fut relâché.

On le remit en liberté, et voilà tout.

Et pourtant, Catherine II n'a-t-elle pas inscrit sur le Code qu'il vaut mieux acquitter dix coupables que de condamner un seul innocent ?

LE SOIR

*Sur la lisière du bois sombre,
A l'heure où le soleil décroît,
J'aime à regarder l'astre-roi
S'enfoncer lentement dans l'ombre.*

*L'oiseau se cache dans son nid,
Se roule en boule, et se repose.
Doucement s'endort toute chose,
Et l'on sent s'avancer la nuit.*

*La nature mystérieuse
S'enveloppe d'un manteau noir.
A travers le chêne et l'yeuse
Passe le murmure du soir.*

*Comme un long ruban blanc, la route
Se plonge dans les lointains bleus,
Et moi, grave et pensif, j'écoute
L'Angelus monter vers les cieux !*

*L'horizon se perd dans la brume.
Le grand bois est tout à fait noir.
En passant, suivant la coutume,
Un paysan me dit bonsoir.*

*Je suis de loin sa silhouette ;
Il se retourne bien des fois,
Ne comprenant pas ce poète
Qui rêve ainsi, le long des bois !*

*Dans ta simplicité rustique,
Brave homme tu ne comprends pas
Ce panorama magnifique
Qui s'étale devant tes pas !*

*Quand tu passes à travers la plaine,
Tu n'écoutes pas le grillon
Qui chante, chante à perdre haleine,
Caché dans le creux d'un sillon.*

*La forêt, le soleil de flamme.
Se couchant dans son lit doré,
Le ruisseau coulant dans le pré.
Cela ne dit rien à ton âme !*

*Ton cœur est sec, ton âme est dure,
Ton cerveau pas intelligent ;
Dans les splendeurs de la nature
Tu ne vois briller que l'argent !*

*Mais je l'en excuse, ô brave homme !
Et j'aime à te serrer la main.
Si tu ne rêves pas, en somme,
C'est toi qui fait venir le pain !*

JULES FAGNANT.

LES PLUMES DU JARS

Ce jour-là, Bernard Chaussade, cultivateur à Meilhards, s'arrêta devant la maison de son pufné, Gabriel (ou dit en patois Grabissou), cultivateur comme lui.

La maison au toit d'albardeaux, hors du bourg et à portée de fusil de la forêt, dominait un escarpement, fleuri de genêts et d'ajoncs.

On était en mars. Dans les grands mélèzes, à la lisière du bois, les geais bataillaient avec les pies. Un fin soleil argentait le tronc des bouleaux, mettait dans la bruyère roussie comme des coulées de bronze en fusion.

Assis à leur seuil, sur des escabeaux de chêne brut, Grabissou et sa femme plumaient les oies—les aoussas,—ainsi qu'il est de tradition en Limousin, à cette époque de l'année. Les pauvres palmipèdes, penauds et frileux, contemplaient d'un petit œil rose ahuri leur jabot sans duvet ou faisaient claquer un bec inquiet sur leur col dégarni. Quelques-uns, plus honteux, cherchant le remède à ce mal inconnu, allongés dans l'eau croupie des fossés, se plastronnaient de boue en de lents barbotages.

—Je viens, dit Bernard, pour l'affaire de nos vieux. J'ai eu discussion avec le notaire ce matin. Comme les parents sont dans la misère et dans l'incapacité de travailler, nous leurs devons les aliments tout à l'heure, sinon ils trouveraient des raisons pour réclamer contre nous en justice.

—Ouais ! répliqua le pufné, je n'aurais point cru ces choses-là possibles. Alors, il ne suffit plus que je nourrisse ma marmaille ?... Es-tu sûr, Bernadou, que le notaire ne nous bâille point là quelque tricherie ?...

—Il m'a montré la loi... article 205... Et puis, il a fait comme ça... "Faut être juste, Chaussade. Vos parents vous ont élevés, votre frère et vous... Vous êtes établis l'un et

“l'autre... Ils se sont donné pour vous bien du mal sur la terre et ont peiné vaillamment pendant cinquante ans...”

—Chacun vit pour peiner, à la vie de ce monde, interrompit la femme de Grabissou en tassant le duvet dans une benne d'écorce.

—C'est ennuyeux, mais c'est comme ça, mon pauvre Grabissou... La mère aura soixante-quinze ans à la Saint-Jean ; le père en a soixante-dix... Ils ne nous dureront point longtemps à charge... J'ai marchandé jusqu'à trois écus contre le notaire. Avec trois écus par mois, de chacun de nous, les vieux nous tiendraient quittes et mourraient tranquillement...

Grabissou sursauta :

—Trois écus au mois!... Dix pistoles et huit francs à l'an!... Perds-tu l'idée, Bernardou?...

—Autant vendre notre bien tout de suite? ajouta la femme sèchement.

L'aîné fit un calcul mental, puis répliqua :

—Nous les laisserons plaider, si tu préfères... Mais, devant le juge, il demanderont davantage... et nous paierons des frais en plus...

—Plaidons quand même... C'est toujours du temps qu'on gagne... Un des vieux peut mourir dans le moment...

Il y eut un silence. Grabissou, d'un tour de main brutal, tira sur le cou d'une "aoussa" rebelle. L'aîné allumait sa pipe et, songeur, regardait les anneaux de fumée monter dans l'air limpide.

—Ecoute, fit enfin Grabissou... La loi est la loi, je le sais... Mais qu'est-ce qu'elle dit, la loi?...

—Elle dit que nous devons les aliments aux vieux...

—Les aliments, ce n'est point de la monnaie sonnante... Ce n'est point dix pistoles et huit francs à l'an...

—En effet, répliqua Bernard, attentif.

—On aurait meilleur compte chacun à loger et nourrir un des parents, leur vie durant...

—Et puis, observa la femme, on les emploierait à de petits travaux... Malgré l'âge, ils sont capables tout de même de gauler la châtaigne ou de mener les bêtes à laine sur la lande.

—En effet! répéta encore Bernard... Les pauvres vieux n'ont guère de malice au fond, ni d'exigences. Avec des gentillesse, on leur ferait accepter ça plutôt que tout le tracas d'un procès.

—Tu prendras le père...

—Pourquoi que ce serait à moi de prendre le père?...

—Parce que tu es l'aîné, donc!

—Je ne l'entends point ainsi. Je serais trop désavantagé... Le père a cinq ans de moins que la mère... Il mourra le dernier...

—Oui, mais les vieilles, passées cet âge-là, ça devient très résistant, très coriace... on en voit qui vont à nonante ans et même plus.

—Tu oublies que la mère a une maladie de cœur... Elle peut tourner à trépas demain sur une émotion.

—Le père n'est pas bien gaillard, lui non plus... Il faut compter avec sa hernie.

—Tu sais que la mère ne s'accorde guère avec ta bourgeoise...

—Prends le père, que je dis... Tu es l'aîné... Il te revient de droit.

—Grabissou, je sens que tu cherches tout à l'heure de la déloyauté avec ton frère... C'est mal à toi, Grabissou... Tu veux que je garde une charge après que toi tu n'en auras plus... Je prendrai la mère ou rien...

—Tirons nos lois au sort... Comme ça, il n'y aura plus de jaloux... plus d'injustice... Est-ce accepté?...

Grabissou leva la main droite pour pactiser. L'aîné, indécis, aspirait par petites bouffées dans sa pipe à demi éteinte.

—Avec le sort, continua l'autre, on elot toutes les contestations. Tope-là!... tope donc, Bernardou!...

Après une dernière hésitation de l'aîné, les deux mains s'empaumèrent bruyamment. Le marché était conclu. D'avance on s'en remettait à la désignation du sort. La femme de Grabissou arracha de l'aile d'un jars deux plumes de même couleur, dissimula les barbes entre ses doigts allongés, ne présentant à Bernard que la pointe des tuyaux, égaux d'aspect et encore teintés d'une gouttelette de sang.

—A la plus longue plume échoira le père.

Chaussade l'aîné, les paupières clignotantes, fouillait de l'œil sous les doigts serrés, cherchant à d'imperceptibles indices la longueur présumée des plumes... Enfin, résolument, il tira sur l'une des pointes, celle où la gouttelette rouge semblait plus menue... Le choix était sans appel. On mesura les deux pennes.

—Tu as la courte, fit aigrement Grabissou... La mère t'échoit... C'est de la chance... J'aurais dû tirer avant toi...

D'un geste de dépit, le cadet froissa les pennes du jars, les lança vers les fossés vaseux.

—Chez nous, ajouta-t-il, on tient parole... malgré tout... Je nourrirai le père au restant de ses années.

—J'ai idée, Grabissou, que c'est pourtant à toi le meilleur lot. Je me souviens tout à l'heure que la somnambule annonça jadis à la mère qu'elle serait veuve... Mais je n'ai pas l'âme bilingue, ni rancuneuse... Je tue le porc le mois prochain, avant Pâques... Il y aura un beau quartier pour le père et pour toi. Bonsoir, Grabissou!... apprête-toi à recevoir le père demain.

Sous les "gentillesse" des fils et des brus,—ainsi que Bernard l'avait supputé,—les parents acceptèrent la transaction pour leurs vieux jours.

En retournant le fumier d'une charrière, le père Chaussade, vers la mi-septembre, agrava sa hernie et, par manque de soins, trépassa.

Or, moins de quinze jours après qu'on l'eut mis en terre, un dimanche, comme la mère, sortant de vêpres, rentrait à la maison de l'aîné, celui-ci, qui avait un peu bu, lui dit :

—Monte avec moi chez Grabissou... Il faut que je l'entretienne de nos affaires d'ici.

La vieille obéit et, toute branlante sous sa capeline de deuil, suivit l'aîné dont les souliers cloutés tapaient lourdement la chaussée. Ils quittèrent le bourg, gravirent le gaodlier qui contourne la pente de genêts et d'ajoncs.

—Bonjour, la mère!... Bonjour, Bernardou! Me voila bien contenté de votre visite!... fit d'une voix méflante Grabissou qui était seul à ce moment dans le logis.

On assis la mère près du cantou sans feu, sur la caisse au sel.

Barnard parla d'abord des regains qui sortaient peu drus...

une semaine de pluie pouvait encore tout sauver... Mais les présages étaient à la sécheresse. Grabissou, aussitôt, annonça que son beau verrat, acheté, en août, à la foire de Chamberet devenait ladre... Une perte nette de trente écus...

—Frère, dit alors l'aîné, je veux te causer sérieusement... Le père est mort... La mère me reste... J'ai un fardeau et tu n'en as plus... Ce n'est point chose d'équité. Tu dois m'aider dans les aliments de la mère... Je ne serai point avaricieux... Donne-moi cinq pistoles de l'an et je la garderai.

—Nous avons tiré aux plumes de jars... Tu as eu la mère, moi le père... J'ai tenu mon engagement... Je ne dois plus rien...

—Le notaire prétend que l'engagement est nul... La loi n'admet point le jeu...

—Réponds de ma part au notaire qu'il est un voleur. Moi, je suis un honnête homme, un homme de bonne foi... Et puis, nourrir ses parents, est-ce du jeu, ça?...

—Je te poursuivrai, comme dit le notaire, pour ta part contributive.

—Je ne te paierai point un liard, n... de D... Je suis libéré.

—Tu ne comptes point que je t'ai donné dix côtes de cochon aux Pâques dernières, frère sans cœur!...

La veuve intervint d'écurement :

—Ne vous irritez point, mes gars!... Je serai satisfaite de si peu!...

—Il faut que tu m'aides... Je n'aurai point de regain à cet automne.

Grabissou s'exaltait :

—Toi, Bernardou, tu as tort de faire le farand. Tu espérais la mère en lot et tu as triché... Je t'espionnais par côté... Tu pensais qu'elle s'en irait à trépas avant le père...

—Quoi que tu dis là? interrompit l'aîné, rageant.

—En tirant aux plumes de jars, tu as filouté... tu voyais où était la plus courte...

—Tu veux donc recevoir des coups ce soir, Grabissou, que tu m'accuses de filouterie? interrompit Bernard dont le visage, lentement, se congestionnait.

En même temps, l'aîné dérochait un couperet suspendu à la muraille. Grabissou brandit un des escabeaux de chêne.

—Mes fils!... mes fils!... ne vous bataillez point!... gémissait la veuve, suppliante...

Grabissou hurlait :

—Tu m'as fraudé à l'époque... Tu veux me frauder aujourd'hui... Tu n'es qu'un galvaudeux... un rien du tout.

L'escabeau vola par-dessus la tête de l'aîné. Le couperet lancé siffla, s'amortit dans une pile de bennes. Un grand cri retentit.

Les deux hommes se détournèrent. La veuve tout debout, le visage convulsé, crispait ses mains contre sa poitrine comme pour comprimer une blessure interne. Elle ferma les yeux, chancela, s'affala, sans un cri, le front en avant, sur la dalle lisse...

—C'est son cœur qui était malade et qui se sera rompu, à l'émotion, fit le second des Chaussade... Te voilà quitte comme moi... Mais tout de même, Bernardou, pour avoir fait mourir ainsi la pauvre vieille, il faut que tu n'aies guère, dans l'âme, de sentiment!...

REMY SAINT-MAURICE.

HISTOIRE D'UN CRIME

A cette époque, un escadron de dragons était détaché à Grenoble, je l'avais suivi en qualité de vétérinaire militaire.

L'ancienne capitale du Dauphiné est une excellente garnison, les habitants sont d'un commerce agréable, la ville est gaie et les environs offrent aux yeux émerveillés les sites les plus pittoresques; je m'y plaisais beaucoup.

J'habitai un troisième étage, rue Villars; de chez moi, je pouvais contempler le Saint-Eynard à mon aise: il se dressait, majestueux, en face de mes fenêtres; jamais rocher ne m'a paru plus imposant. J'avais une vue superbe; cependant mon logement présentait un grand inconvénient. A l'étage inférieur habitait un gantier retiré qui possédait un perroquet, et je ne connais pas d'animaux dont le voisinage soit plus agaçant, son cri désagréable brise le tympan. S'il parle, il répète constamment la même phrase; il y a de quoi devenir fou.

Le perroquet de mon voisin était hideux. Comme il était trop bien nourri, il avait la goutte: ses pattes enflées le portaient avec difficulté; de plus une maladie de peau lui avait fait perdre une partie de ses plumes.

Quel besoin pousse d'honnêtes commerçants retirés à posséder un perroquet?

Mystère!

Le cœur de l'homme a des abîmes insondables. Je n'ai jamais pu comprendre cette passion: l'amour du perroquet. Il faut être bien dépravé ou bien désœuvré.

Lorsque j'aperçois un de ces grimpeurs, les propriétaires sont jugés. Laissons cet oiseau ridicule aux étrangers, aux rastaquouères et aux concierges.

Ce perroquet était mon cauchemar, toute la journée il poussait des cris perçants qu'il n'interrompait que pour parler, c'est-à-dire pour articuler péniblement avec un accent de phonographe enrhumé une phrase, toujours la même:

—Il est bien gentil, Jacquot.

J'aurais voulu l'étrangler.

Pendant la belle saison, le gantier plaçait le perchoir du stupide animal sur le balcon qui se trouvait situé au-dessous de mes fenêtres, et dès que je paraissais à la croisée, le volatile tournait vers moi son œil rond, inexpressif, et lançait son exclamation; la serinette était remontée, il ne s'arrêtait plus.

Cela ne pouvait pas durer, je serais devenu enragé.

Je songeai au moyen de m'en débarrasser: s'il pouvait prendre une bonne maladie! pensai-je, et une voix intérieure ajoutait: Ne pourrait-on pas la provoquer? Je repoussai d'abord ces pensées criminelles, puis je m'y accoutumai. Aux grands maux les grands remèdes: si je traitais mon animal par l'arsenic? De là à commettre une intoxication, comme aurait dit M. Homais, il n'y avait qu'un pas.

Je le franchis.

J'achetai de l'acide arsénieux; par les croisées ouvertes, j'en saupoudrai délicatement les grains destinés à sa nourriture. Je répétai ce manège plusieurs jours de suite.

Tous les matins, je me précipitais vers la fenêtre pour constater le résultat. Le maudit perroquet existait toujours. Non seulement il était plein de vie, mais l'éclat de sa santé s'améliorait; ses pattes désenflaient à vue d'œil, il n'avait jamais été plus ingambe, la goutte disparaissait.

Je le guérissais !

J'en eus le soupçon.

Vous avez certainement lu *Germaine*, ce roman d'Edmond About. Un domestique, aux gages d'une rivale, tente d'empoisonner sa maîtresse ; il lui donne de l'arsenic à forte dose. Germaine est phthisique, le poison ainsi administré, au lieu de la tuer, la guérit.

L'arsenic à petite dose est un tonique.

L'acide arsénieux produisait sur le perroquet l'effet d'un médicament bienfaisant ; je prolongeais ses jours ! Cet incident aurait dû me désarmer, il n'en fut rien ; je résolus d'augmenter la dose. Je pris le paquet de poudre blanche et je versai tout le contenu. Le perchoir fut recouvert d'un duvet blanc semblable à de la neige : on eût dit un linceul.

Un quart d'heure se passa. Tout à coup on sonna violemment à ma porte ; je courus ouvrir.

Une jeune fille adorablement jolie entra toute essoufflée :

—Monsieur, s'écria-t-elle, je vous en prie, descendez vite chez nous ; notre perroquet se meurt. Maman y tient tant.

En présence du désespoir de ma voisine, j'éprouvai un remords.

—Déjà le châtiment, pensai-je.

Je la suivis en toute hâte ; la famille du gantier était dans la désolation. A mon entrée, il n'y eut qu'un cri.

—Vous le sauverez ! n'est-ce pas ?

Jacquot faisait peine à voir. Cette fois, je ne l'avais pas manqué. J'essayai de lui faire prendre un vomitif, oh ! sans conviction.

Trop tard !

Le malencontreux animal tourna vers moi un œil terne, il bégaya :

—Il est bien cuit Jacquot !

Il voulait dire gentil probablement, et il expira.

J'allais me retirer lorsque le gantier me prit à part.

—Monsieur, me dit-il, veuillez fixer le montant de vos honoraires.

Tout sceptique que je suis, j'avoue que je ne pus m'empêcher de rougir. Me faire payer ? Il n'eût plus fallu que cela ! J'eusse été semblable à ce médecin italien qui poignardait les passants aux environs de sa demeure et qui venait ensuite offrir ses services.

—Vous ne me devez rien, lui dis-je, je ne fais pas de clientèle.

Et je m'esquivai.

Pour me remercier, le gantier me fit une visite. Je la lui rendis. Sa fille avait deux grands yeux noirs qui fascinaient. Je revins, je devins un ami de la maison. Je raele assez désagréablement du violon ; Berthe, c'est le nom de la jeune fille, tapotait médiocrement du piano. Nous unîmes nos deux talents. Nous jouâmes des duos, nous fîmes de la musique d'ensemble... mais... pas ensemble. Tout occupé à contempler ma compagne, je négligeais de regarder les notes : la mesure en souffrait, j'étais toujours en retard. Souvent il nous arrivait de jouer chacun un morceau différent sans nous en apercevoir, ce qui n'empêchait pas les parents de nous applaudir.

Ils trouvaient notre petite cacophonie charmante :

—Oh ! comme cela est bien rendu ! s'écriaient-ils.

Un soir, comme d'habitude, j'arrivai avec ma boîte à violon sous le bras ; soudain, je m'arrêtai, frappé de stupeur.

Jacquot, pimpant, brillant, l'œil vif, était là devant moi, fièrement planté sur ses pattes.

Je reculai.

Macbeth apercevant le spectre de Banco n'éprouva pas plus de saisissement.

—C'est Jacquot, me dit le gantier, nous l'avons fait empailler par un artiste de la capitale à votre intention : permettez-moi de vous l'offrir.

Je dus l'accepter.

C'est sous cette forme dernière qu'il est vraiment gentil.

Vous l'avez deviné, l'aventure s'est terminée par un mariage. Berthe est la plus douce des femmes. Je suis le plus heureux des maris.

Jacquot, du haut d'une étagère, contemple notre bonheur, son ouvrage.

Un jour, entre deux baisers, Berthe me dit en le regardant :

—Il était bien gentil, tout de même.

—A qui le dis-tu ?

—Comment peut-on mourir de la goutte ?

—C'est bien simple, lui répondis-je, elle remonte vers le cœur et alors... je l'embrassai.

Et l'on dit que le crime est toujours puni.

Allons donc !

EUGÈNE FOURRIER.

RECETTES

Quelques emplois du pétrole.—Le pétrole assouplit le cuir des souliers et des chaussures durci par l'humidité, et le rend aussi flexible et mou que lorsqu'il était neuf.

Le pétrole fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain, il suffit d'en verser sur un chiffon de laine et d'en frotter le métal avec. Le pétrole enlève aussi les taches sur les meubles vernis.

Nettoyage du velours.—Cette étoffe perd son lustre et son éclat, par l'effet des frottements inévitables à l'usage. On peut rendre au velours sa fraîcheur et sa souplesse primitives, en le mouillant à l'envers, puis l'exposant au-dessus d'un fer bien chaud, sans l'y laisser toucher. La vapeur, traversant la trame, sépare et relève les fibres entremêlées ou rabattues les unes sur les autres. Il suffit, l'opération terminée, de faire sécher à l'air libre.

Encre d'or.—On peut faire très facilement soi-même une encre d'or. On mêle par parties égales de l'or en feuilles avec du miel, et on triture le mélange jusqu'à ce que l'or soit réduit au dernier degré de division. On y jette 30 parties d'eau chaude, on agite et on laisse déposer. On décante alors, et on recommence ce lavage plusieurs fois. Enfin on fait sécher le résidu, et, pour l'employer comme encre, on le mêle à un peu d'eau gommée.

NOS SOUHAITS

Ce premier numéro coïncide avec la fin d'une année. Aussi voulons-nous souhaiter prospérité et contentement à ceux qui vont devenir nos lecteurs assidus. Nous espérons que plusieurs années encore, il nous sera donné de renouveler ces souhaits.

LA DIRECTION.

Cors—Verrues—Employez l'onguent de McGale, 15c par boîte franc de port.—**B. E. MCGALE, Chimiste,**
2123 Rue Notre-Dame, Montréal.

OXOL LE THE DE BŒUF

est un aliment parfait contenant toutes les matières nutritives du bœuf frais.

C'EST UN BREUVAGE

qui renforce, rafraîchit et stimule, et il est propre à l'athlète aussi bien qu'au vieillard.

POUR LES INVALIDES,

c'est un grand bienfait. Il peut être facilement digéré par le plus faible estomac, et il remonte l'organisme plus rapidement que tout autre aliment. — Préparé par la

Oxol Fluid Beef Co.,

MONTREAL.

Vendu en gros et en détail par

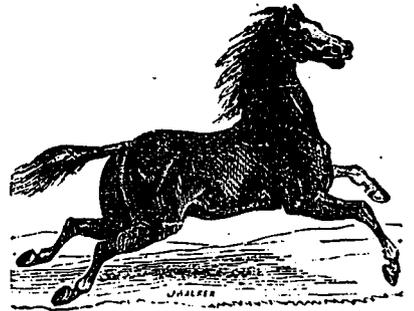
B. E. McGALE, pharmacien,

2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Sur réception de 10 cts en timbres-poste, nous vous enverrons 10 jolies Cartes de Noël et du Jour de l'An. Élégantes et de dessins attrayants.

L'AMI DU LECTEUR,

2 Maple Avenue, Montréal.



Livre de Grande Valeur

A tous les amateurs de chevaux qui feront parvenir 10 cents en timbre ou en argent nous enverrons une brochure, valant cinq fois ce montant et contenant des centaines de recettes utiles pour traiter les chevaux, les chevaux malades, ce qui vous épargnera la dépense de vétérinaire et sauvera la vie d'animaux précieux.

A part ces recettes importantes, ce livre vous enseigne comment dresser chevaux et chiens pour accomplir toutes sortes de jeux amusants.

Demandez-nous le de suite et vous ne le regretterez jamais. A ceux qui nous enverront deux nouveaux abonnés à l' "AMI DU LECTEUR", pour un an, nous enverrons par la malle une copie franc de port.

Ecrivez immédiatement "L'Ami du Lecteur" Montréal.

JUGE ET JURY

L'Homme qui se sert de Cirage à Chaussures

est son propre juge et le jury ne peut pas être en désaccord.

Mettez

Les Cirages Speciaux a Chaussures de



**A L'ESSAI
PUIS ATTENDEZ
LE VERDICT.**

**L. H. PACKARD & Co,
MONTREAL.**

... AVERTISSEMENT ...

CECI EST LA BOITE QUE L'ON IMITE



C'est sa merveilleuse popularité qui est la cause de cette imitation. Soyez sur vos gardes.

Procurez-vous le véritable Café "SEAL BRAND"

Chez tous les bons épiciers.

CHASE & SANBORN, Montréal et Boston.

Notre prochain numero

Le second numero de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un émouvant récit intitulé

UN REVENANT

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants. N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.



Le Chemin de Fer Populaire ET Favori chez les Touristes

Il vous porte à tous les points où la pêche, la chasse, les beautés de paysages vous attirent. Ses voies couvrent une longueur de 4186 milles, ce qui en fait, en réalité, un chemin de fer national.

C'EST REELLEMENT

La Grande Voie Ferrée entre l'Est et l'Ouest.

Trois Trains Rapides chaque jour, excepté le dimanche, entre

MONTREAL, TORONTO, DETROIT NIAGARA, CHICAGO
et toutes autres places dans l'Ouest.

(Pour les trains du dimanche, lisez les tableaux horaires.)

Des Montagnes d'Ontario où se trouvent les beaux

LACS MUSKOKA SONT ATTEINTES PAR LE GRAND TRONC,

lequel est, en plus, une route directe aux Chûtes de Niagara là où le même chemin de fer a, au-dessus du "Niagara Gorge" un pont à double arche et en acier : une vraie merveille.

Des Trains directs aux Montagnes Blanches, aux Sources Poland, à Portland et à toutes les stations balnéaires du littoral de l'Atlantique. Aussi pour les villes d'eau du bas du St-Laurent : Cacouna, Dalhousie, etc.

C'est encore ce chemin de fer qui est le plus direct pour Québec ; il offre aux voyageurs une vue complète de ce panorama renommé : Québec, sa citadelle, ses remparts, les Plaines d'Abraham, l'île d'Orléans et la chute Montmorency.

Demandez à tous nos agents les renseignements nécessaires. Des brochures, des cartes, etc., sont à la disposition du public.

CHAS. M. HAYS,
Gérant général,
Montréal.

GEO. B. REEVE,
Agent général du trafic,
Montréal.

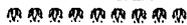
W. E. DAVIS,
Agent général de passagers et de
billets, Montréal.

GEO. T. BELL,
Premier Assistant-gérant
général et agent des passagers
à Chicago.

GEO. W. VAUX,
Asst. Gen. Pass. Agt.,
Montréal.

D. O. PEASE,
Agent du district pour les
passagers,
Montréal.

Voulez-vous un verre de **BON BRANDY ?**



Demandez le

. BRANDY PH. RICHARD .

V. S. O. P.

Dont le GOUT, l'AROME sont des plus exquis.

ESSAYEZ-LE

LA BANQUEROUTE DES CERVEAUX

Les maladies du cerveau sont devenues très communes à notre époque, attribuables, sans doute, en partie au surmenage, au difficultés de la vie et plus encore à l'anémie qui ronge les générations actuelles.

Les troubles mentaux sont le principal symptôme des lésions du cerveau. Il semble que l'âme avertisse le corps du danger inconnu ; ces troubles sont caractéristiques parce qu'ils frappent dans l'être intime. La mémoire s'affaiblit, certains sens deviennent plus faibles, comme la vue et l'ouïe, la puissance d'attention diminue, la netteté de la pensée est moins grande, on est plus irritable, plus inquiet et plus craintif.

Lorsque ces symptômes sont soignés dès le début, ils disparaissent avec une rapidité qui étonne et qui est cependant très compréhensible : le tissu nerveux est un tissu de construction simple, aisément réparable, dont les lésions primitives sont toujours des troubles de circulation. Voilà pourquoi le Vin St Michel est si précieux contre les maladies du cerveau à leur début. En effet, le Vin Saint-Michel règle la circulation cardiaque et musculaire ; le sang pénètre tous les tissus, et la masse nerveuse, grâce à cette circulation activée, et réglée, reprend sa composition et ses fonctions. Le Vin Saint-Michel répare les brèches faites aux tissus nerveux par l'usure, la fatigue, la maladie et le surmenage. Le Vin Saint-Michel est donc à conseiller à tous ceux qui, soit accidentellement, soit par hérédité, soit par vieillesse, soit par surmenage, peuvent craindre une maladie du cerveau.

BIJOUX POUR LES FETES

Chaque jour, la foule envahit notre magasin depuis qu'il est connu que nous surpassons tous les autres, cette saison-ci, sous le rapport des articles les plus nouveaux en fait de Bijouterie, Montres, Diamants et Argenteries, et qu'au point de vue des prix nous sommes au-dessus du meilleur record.

Les personnes du dehors qui viennent en ville sont cordialement invitées de venir visiter notre magnifique établissement afin de se rendre bien compte personnellement de nos dernières importations pour la saison. Nous serons heureux de vous montrer notre stock et de vous édifier sur nos prix.

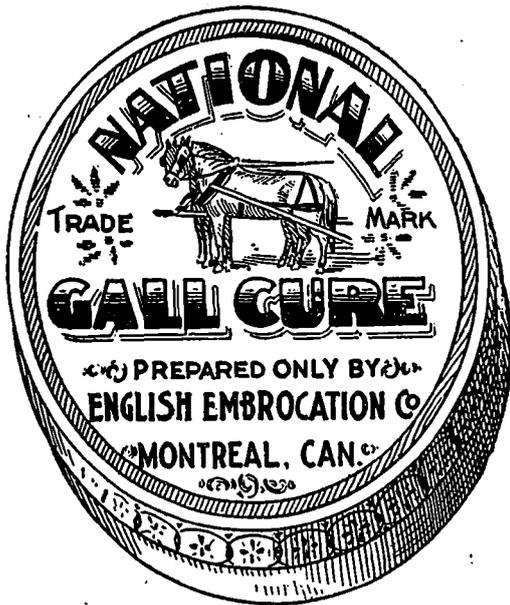
COCHENTHALER,

BIJOUTIER-LAPIDAIRE,

149 rue St-Jacques, Montréal.

{ Attention spéciale donnée aux }
{ commandes par la maille. }

Cela paie d'avoir soin de votre Cheval! UNE OFFRE MAGNIFIQUE



LE REMEDE NATIONAL
pour les vésicules guérit posi-
tivement :

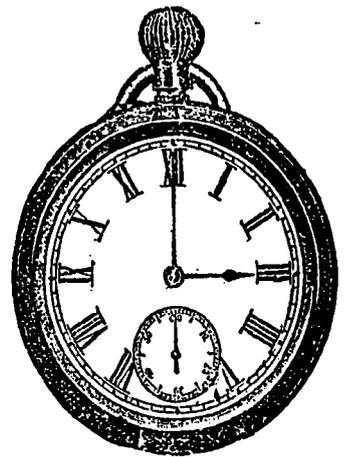
Les Vésicules, les Plaies, les
Crevasses, la Picote et les Bles-
sures aux Epaules.

Dans le cas de maladie du
trayon de vaches il assure une
guérison immédiate et certaine.

Le Remède national pour les
Vésicules agit pendant que le
cheval travaille. Il est en grosses
bouteilles de deux onces et
envoyé sur réception de 25 cts
franc de port.

THE ENGLISH EMBROICATION Co., 337e rue St-Paul,
Montreal.

Envoyez 3 cts pour échantillon gratis.



Pour un club de quatre, nous vous
enverrons l' "Ami du Lecteur" pen-
dant un an.

Pour un club de dix nous donne-
rons un joli set de boutons en or—
un plaqué substantiel pour chemises—
garantis devoir durer cinq ans :

A tous ceux qui nous enverront
VINGT SOUSCRIPTEURS, nous expédie-
rons, tous frais payés, une jolie montre
—gun metal—un régulateur parfait
dont vous n'aurez jamais à vous
plaindre.

Vu que ces dons si généreux nous
font encourir une forte dépense, nous
ne pouvons les offrir que pendant 30
jours. De plus, sachant qu'une grande
demande va être faite, permettez-nous
de vous prier de commencer de suite
votre propagande pour notre Journal.

Quelques heures de travail vous
procureront un cadeau précieux.

Adressez : Département des Primes,
L' "Ami du Lecteur," Montréal.

L'ami de tout le Monde



STANTON'S PAIN RELIEF

INTERNE ET EXTERNE

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

Ce Remède Populaire devient rapidement d'un usage universel, par le fait que nous guérissons, sans charge, chaque fois que l'occasion s'en présente, aucune des maladies énumérées ci-dessous. Aussitôt que le Stanton's Pain Relief est appliqué, il tue la douleur avec une rapidité qui tient du prodige. Pour indisposition ou douleur nous garantissons qu'il opérera l'effet que réclame l'étiquette : dans le cas contraire, votre argent vous sera remboursé. Ne l'achetez pas avant d'en connaître l'efficacité.

Nous n'avons pas la prétention de guérir toutes les maladies—mais seulement celles mentionnées dans la direction.

Ce liniment repose sur des propriétés chimiques et électriques et peut, par conséquent, s'appliquer dans les cas de dérangement dans la circulation des fluides nerveux et vitaux.

Le Soulage-Douleur agit directement sur les absorbants, et réduit les enflures glandulaires et autres dans un temps incroyablement court et sans aucun danger provenant de son usage dans aucune circonstance.

C'est un remède interne, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir :—

Choléra, Choléra Morbus.

La Diarrhée et la Dysenterie en 1 jour.

Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille, en trois minutes.

Le Mal de Dents en une minute.

La Névralgie en cinq minutes.

Les Entorses en vingt minutes.

Le Mal de Gorge en dix minutes.

La Colique et les Crampes, en cinq minutes.

Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.

Les Douleurs dans le Dos et les Côtes en dix minutes.

La Toux et le Rhume en un jour.

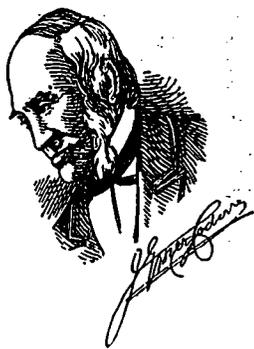
La Pleurésie, en un jour.

Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Er sip le, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

 Gardez-le dans votre famille. La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins. 

Prix 25 cts vendues partout.

Vendues en gros par "THE WINGATE CHEMICAL COMPANY Limited Montreal, Canada."



Ne soyez pas trompés



Les Véritables Préparations du Dr. Coderre
portent sa Signature et sa Photographie.

LES PREPARATIONS

DU

DR. CODERRE

sont approuvées par les Professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, de la Faculté de Médecine de l'Université du Collège Victoria.



LES PREPARATIONS

DU

DR. CODERRE

prescrites et employées dans sa pratique depuis 50 ans, avec le plus grand succès, sont aujourd'hui les Remèdes de Famille les plus en vogue.



Professeur de matières médicales, etc., etc.

Sirop des Enfants du Dr Coderre—c'est le meilleur **Sirop calmant** pour les Enfants dans les cas de Coliques, Diarrhée, Dentition Douleuruse, Insomnie, Toux, etc. **Prix 25 cts.**



Elixir Tonique du Dr Coderre

—pour l'appauvrissement du Sang—la perte d'appétit—les personnes pâles et faibles, les Pertes Blanches—Menstruation difficile, la débilité générale, etc., etc. **Prix 50 cts.**

